

*« POURQUOI DONC*

*LE*

*LE TROISIEME ETAGE ? »*

Ce matin-là, alors que le ciel se débarrassait de ses derniers nuages et qu'il nous offrait sa coupole d'un vert tendre parsemé de quelques auréoles rosées, je sortis de chez moi pensant me rendre à ma boulangerie habituelle. Les rares silhouettes que j'avais devinées quelques minutes auparavant en ouvrant mes persiennes s'étoffaient désormais et beaucoup d'entre elles redevenaient des êtres connus de mon quartier. L'une d'elles pourtant m'était totalement étrangère. C'était une jeune personne s'étant postée sur le trottoir d'en face, et qui, de temps à autre, braquait un appareil photo fort volumineux, à la vision beaucoup plus panoramique et précise sans doute que celle de mon maigrelet portable, en direction de mon immeuble, vers un étage situé à une hauteur élevée semblait-il. Cela m'intriguait mais je me demandais si je pouvais la questionner au sujet de ce geste qui me paraissait très indiscret. Je préfèrai donc me tenir coi sur le porche d'un édifice tout proche afin d'observer à son insu le manège de cette jeune fille ou jeune dame.

Je m'interrogeais un peu sur les plausibles motivations de cette jeune fille en fonction des appartements qui pouvaient être son point de mire. Au sixième et dernier étage, demeurait un vieux Monsieur, plutôt rustre, ne sortant presque jamais, ignorant le sens du mot « bonjour », n'ayant pas d'amis, pas même de simples relations, bref, même si ce qualificatif manque de correction, le portrait d'un vieil ours me semblait à propos pour cet octogénaire. Je ne voyais donc aucun soupçon de vraisemblance à ce que cet homme fût la victime de cette indélicate observation .

Au cinquième étage, depuis peu de temps, logeait un jeune couple, dont la courtoisie était à l'égal de sa discrétion, et qui fit bonne impression aux occupants de ma résidence dès son arrivée. Selon le voisinage, le Monsieur travaillait aux impôts et son épouse était en recherche d'emploi. J'ignorais tout de leur vie privée, ce qui était logique et normal, et je présimai, de manière inconsidérée dois-je dire, que si cette photographe, amateur ou professionnelle, s'intéressait à ce couple à cette heure, bien matinale de plus, il ne pouvait s'agir que d'une histoire d'amour, d'une personne trompée, d'une quelconque recherche de preuve suscitée par la jalousie. Sans très bien savoir pourquoi, je me sentais

prêt à témoigner contre l'intrusion visuelle de cette jeune fille dans l'intimité de ce couple en apparence parfait. J'avais de plus en plus envie d'aller interpeller cette personne qui ne cessait de braquer son objectif sans se soucier nullement des regards étonnés des passants qui commençaient à être un peu plus nombreux, quoique en bien petit nombre en réalité, car ma rue s'apparentait à une ruelle et nombreuses étaient les heures où elle était déserte.

Il était plausible, me dis-je soudain, que les occupants du quatrième étage fussent l'objet de cette mystérieuse observation. Par une indiscretion de la gérante du bar-tabac du quartier, chacun apprit en sourdine que cette famille venait de gagner une coquette somme au loto. La jalousie d'ailleurs avait suscité des remarques déplaisantes, des rumeurs infondées, des révélations manquant de certitude, un amalgame de points de vue sur une famille somme toute ordinaire, sans problèmes, tout juste aisée et dont le train de vie n'avait rien d'outrecuidant, bref des gens sans histoires et qui ne méritaient cet amas de méchancetés de la part d'êtres envieux et aigris. Rares étaient ceux qui partageaient avec sincérité le bonheur financier qui leur était échu par la malice du hasard. Je supposais donc que cet événement allait faire la une des journaux locaux et que cette photographe, pour une certaine presse, voulait être la première à exposer aux lecteurs le modeste logis de ces nouveaux millionnaires. Sans doute cette jeune dame avait-elle bénéficié de la primeur de cette information car le quartier n'était au courant que depuis peu de jours. Toutefois, l'absence de ces résidents tant à leur fenêtre que dans la rue écartait l'hypothèse qu'ils eussent été pressentis pour cette surprenante séance de photographie.

L'inclinaison de cet appareil photo inconvenant et la posture de cette malvenue photographe laissaient supposer que les deux premiers étages n'étaient point dans le collimateur de cette jeune personne. Cette évidente conclusion en amenait une autre. Si mon raisonnement était juste, il ne subsistait qu'un appartement concerné par un insidieux regard, le mien.

J'observais alors mon propre appartement, ma fenêtre de salle, mon balcon, mais je ne voyais vraiment pas ce qui eût pu justifier de les photographier : Aucun élément de décor ou quelque sculpture n'émergeait de ma façade, ni une tête allégorique, religieuse ou païenne à l'excès, ni aucune particularité dans la construction, ni volutes exubérantes, ni vitrage imprégné de l'art nouveau dans ses tons ou dans ses excentricités. Bref, une simple façade, un mur tout à fait banal, un balcon classique dans sa réalisation, une fenêtre sans intérêt particulier pour un quelconque amateur d'art, un quelconque photographe en quête d'un effet de style réussi ou d'une innovation architecturale.

. Il me fallut alors envisager la présence d'un intrus, un animal notamment que je n'aurais pu remarquer lorsque je me trouvais encore à l'intérieur de mon appartement. Cette hypothèse fut très vite abandonnée, aucun chat de gouttière n'était devenu un habitant clandestin sur mon balcon, aucun insecte ne s'était invité sur le mur de ma façade et il eût été difficile de remarquer la présence d'un petit animal depuis le trottoir d'en face, à moins que ce ne fût un nid de frelons, les voisins l'auraient remarqué, un nid d'hirondelles, jamais il n'y en avait eu et les constructions modernes ne leur sont guère hospitalières, une chauve-souris, une supposition plus que ridicule, un pigeon épuisé ayant cherché refuge sur la barre de mon balcon avant de reprendre son vol, rien de tout cela n'était perceptible et seule mon imagination pouvait les faire apparaître sur mon immeuble. De plus, cette photographe n'avait pu venir qu'avec une motivation précise. Au vu de son matériel, il ne pouvait être question d'une touriste intriguée ou séduite par un aspect de cette façade ou une curieuse présence animalière et qui aurait décidé de manière soudaine d'en prendre des clichés. Tous ces scénarios ou supputations logiques ou farfelues s'évaporaient en mon esprit avant même de revêtir un soupçon de plausibilité.

J'en arrivais alors à des suppositions de plus en plus fantasques. Je cherchais même à apercevoir quelque étrange forme humaine au travers de ma vitre, quelque lueur inattendue provenant de ma salle, alors que je venais de quitter mon logis ne laissant personne à l'intérieur comme c'était toujours le cas dans ma morne vie de solitude. Mon regard se tourna de nouveau vers cette indésirable photographe.

J'étais autant outré que déconcerté devant l'impertinence de cette personne qui multipliait, semblait-il, les clichés de façon délirante, poussée par une avide passion d'immortaliser par la photo quelque chose qui restait mystérieux pour moi.

Je considérai alors qu'il fallait réagir. Aussi, quittai-je mon discret observatoire avec l'intention d'aborder cette photographe. Je fus d'avis qu'il ne fallait guère lui révéler mon identité en m'adressant à celle-ci et moins encore lui avouer que j'étais le résident de l'appartement qu'elle photographiait impunément. Certes, il eût été possible qu'elle connût mon visage, peut-être même mon identité mais il convenait de s'en assurer avec une astucieuse prudence. Je n'avais guère l'envie de satisfaire sa curiosité malsaine et m'apprêtais même à lui adresser de sèches questions et à lui signifier mon indignation. Peut-être même allais-je la menacer d'une plainte en justice ou tout au moins en exiger des explications précises et suivies d'une demande d'excuses sincères et justifiées.

Je m'approchai donc de cette dame qui, avant même que je lui eusse adressé la parole, me fit signe de ne pas la déranger et continua de scruter avec insistance la façade de mon immeuble, probablement la fenêtre donnant sur mon balcon. D'une voix forte et sur un ton ne souffrant aucune réplique, je lui dis malgré sa réticence à me prêter attention :

- « Mademoiselle, pourriez-vous me dire ce que vous photographiez et en vertu de quelle autorisation ? »

C'est alors que mon interlocutrice me répondit sur un ton agacé et en une langue que j'ignorais. Assurément ce n'était point de l'anglais, je pratiquais un peu cette langue. De l'allemand ? Il ne me le semblait pas, j'en avais appris quelques bribes et l'accent de cette personne n'avait rien à voir avec celui qui prévaut dans les langues germaniques. Une langue slave me semblait plus plausible. Aussitôt, déraisonnant un peu, influencé sans doute par quelque film vu récemment, je songai aux agents du KGB, aux espions des pays de l'Est bien que la fin de la guerre froide rendît ridicules mes supputations. Curieusement, j'avais presque envie qu'elles fussent exactes et que je fusse la cible de quelque réseau d'espionnage. Un désir, sans doute, de quitter quelque temps une vie

simple, non désagréable mais tellement routinière, tellement fade. Bien vite, je me dis qu'il était vain de croire à un tel scénario. Pourquoi donc, me dis-je, aurais-je pu intéresser le KGB ou autres espions ? N'étant ni connu, ni influent, ni membre d'un quelconque parti politique, je ne voyais rien qui aurait pu justifier un tel privilège. Soudain, pourtant, une inquiétante idée me fit tressaillir. J'imaginai brusquement que je pouvais être l'objet d'une méprise, être le sosie de quelque cible virtuelle, l'objet d'une fallacieuse dénonciation. Je mesurai alors que, si tel était le cas, ma vie était peut-être en danger et aucun passant ne semblait s'en inquiéter. Devais-je avertir la police ? Que leur aurais-je dit ? N'aurais-je point été victime de leurs doutes, de leurs regards ironiques, à moins qu'ils ne prissent cette affaire au sérieux et se missent à me questionner avec acharnement. Une certaine logique revint en mon esprit et j'en conclus qu'il fallait simplement demander à la police de venir questionner cette photographe et lui interdire de continuer. Dans cette hypothèse, allais-je enfin découvrir la raison de cette inspection photographique ? Je le désirais ardemment.

Hélas, je ne le sus jamais car je ne pus jamais l'écrire, mon imagination était en panne et cette nouvelle que j'avais commencée de manière impromptue, comme j'en avais l'habitude, restait en quête d'un épilogue, de ce qui en eût fait la saveur peut-être. Mon récit n'aboutit jamais. Je ne parvins jamais à trouver une fin adéquate à cette histoire, à son suspense plutôt déroutant. Pour la première fois, je devenais un écrivain sans imagination, un fruit sec. Je ne parvenais plus à concevoir quelque scénario que ce fût. Mon brouillon devenait une épave, le témoignage d'un désir d'écrire mais aussi d'une incapacité à achever un récit. Je jetai ce brouillon avec douleur comme celui qui détruit une lettre d'amour, d'un amour fini.